Paysage linguistique drômois : entre rupture de la transmission et début d'obsolescence de la langue

Linguistic Landscape of Drôme: Between the Transmission Breaking Off and the Language Obsolescence Beginning

Laetitia Morin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/geolinguistique/395>

DOI : 10.4000/geolinguistique.395

ISSN : 2650-8176

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 125-150

ISBN : 978-2-37747-025-9

ISSN : 0761-9081

Référence électronique

Laetitia Morin, « Paysage linguistique drômois : entre rupture de la transmission et début d'obsolescence de la langue », *Géolinguistique* [En ligne], 17 | 2017, mis en ligne le 01 février 2019, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/geolinguistique/395> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/geolinguistique.395>

Paysage linguistique drômois : entre rupture de la transmission et début d'obsolescence de la langue

---

Laetitia Morin

*Université Jean Moulin – Lyon 3,
Centre d'études linguistiques, Équipe d'accueil EA 1663*

Résumé

La transmission familiale de l'occitan est aujourd'hui moribonde, elle est pourtant la clé de sa vitalité. Dans un territoire charnière, le département de la Drôme, la rupture linguistique entre locuteurs âgés et jeunes continue de s'accroître : pratiques grégaires et début d'obsolescence caractérisent une situation alarmante dans le département.

Mots-clés

Occitan, francoprovençal, transmission, rupture, obsolescence.

Abstract

Nowadays family transmission of occitan is moribund, it is even so the key of its vitality. In a transiting area, the Drôme department, linguistic breaking off between old speakers and youngs continues to increase: gregarious praticals and obsolescence beginning define an alarming situation in this area.

Keywords

Occitan, Francoprovençal, transmission, breaking off, obsolescence.

1. Introduction

La Drôme est un département médian, de transition. Situé en bordure de Rhône, il jouxte au sud la Provence, à l'est les Préalpes et au nord, les départements de l'Isère et du Rhône. Il profite, au passage, de l'attraction et de l'influence économique de grands centres tels que Grenoble et Lyon. Il est caractérisé par sa pluralité et sa diversité, linguistique notamment. En effet, sa partie septentrionale est occupée par le domaine francoprovençal ; à l'est, il côtoie les Hautes-Alpes, et la variété alpine ; au sud, les parlers provençaux s'invitent dans les villages limitrophes du Vaucluse. La Drôme est ainsi une zone d'interférences, de contacts, entre différentes variétés régionales mais également avec le français : sa position en bord de Rhône et l'attraction de Valence favorisent ainsi la diffusion de ce dernier. Pourtant, l'unité de la Drôme ne semble pas souffrir de cette pluralité géographique et linguistique : terre du Dauphiné, elle garde ses caractéristiques propres, et plus particulièrement celle de sa variété, le vivaro-alpin. Terre de contrastes mais aussi d'interférences, qui la rendent riche, une question s'impose aujourd'hui : dans quel état les pratiques se trouvent-elles ? Lors d'enquêtes au sein de deux groupes sociolinguistiques, opposés géographiquement, l'un au sein de la zone septentrionale charnière entre occitan et francoprovençal, l'autre à l'extrême sud du département, jouxtant la Provence, le constat apparaît clairement : les transmissions directe et indirecte sont moribondes, laissant les pratiques et l'enseignement de ces langues dans le même état. L'opposition entre les deux mondes émerge, entre locuteurs traditionnels, encore ancrés dans leur histoire linguistique, et élèves de collège, en rupture avec la problématique des langues régionales et de leur possible héritage. Si le caractère grégaire de la langue profite à un début d'obsolescence, elle n'est pourtant pas seulement synonyme de figement : le polymorphisme prouve encore une certaine évolution.

2. Rupture générationnelle et tension linguistique

Afin de réunir à la fois des éléments géolinguistiques mais également sociolinguistiques, deux zones géographiques sont apparues particulièrement pertinentes. En effet, la partie septentrionale du département, appelée « Drôme des collines » et terre de Dauphiné, est une zone de transition, entre les deux domaines linguistiques en présence : francoprovençal et occitan. Si cette zone a déjà été étudiée, et plus particulièrement par Bouvier (1976), de nombreuses années se sont écoulées : les locuteurs traditionnels disparaissent à grande vitesse, la transmission directe des langues régionales devient rare et le contexte socioéconomique a grandement évolué. Toutes

ces variables ont pu avoir une incidence importante sur la langue, dont l'étude, en diachronie, laisse émerger de nouvelles catégories de locuteurs, mais également des phénomènes phonétiques et lexicaux en rapport avec ces variables : une vingtaine de locuteurs âgés de cette zone ont donc été interrogés. La zone sud du département est, quant à elle, sujette à la «poussée méridionale» de la Provence (Bouvier, 2003 : 17, constatée aussi par Blanchet, 2003), et notamment la ville de Nyons, en limite de Vaucluse, marquée par l'attraction culturelle, linguistique et socioéconomique provençale (Morin, 2016 : 456). L'enquête, en milieu scolaire et auprès d'élèves de collège et lycée, a été effectuée en classe. Deux groupes diamétralement opposés donc, de par l'âge tout d'abord, le rapport personnel à la langue ensuite, et le milieu/contexte social enfin.

3. Profil sociolinguistique des informateurs : discontinuité linguistique

3.1. Variable âge et genre des informateurs

Nos élèves sont plus ou moins issus de la même génération, ils présentent peu de différences d'âge. Mais c'est un critère qui peut mettre en lumière la continuité ou la discontinuité des pratiques, et de la transmission au sein d'un groupe de locuteurs plus âgés. Il en est de même pour la variable de genre : si nous n'avons pas noté de différence dans les pratiques à l'adolescence entre garçons et filles, ce critère devient déterminant dans l'étude des pratiques linguistiques des adultes, en particulier dans les cas d'une langue en danger.

Nos informateurs ont tous plus de soixante ans : neuf sont nés dans les années 1920, huit dans les années 1930 et cinq dans les années 1940. L'écart de génération se situe entre 1923 pour le plus vieux d'entre eux et 1948 pour le plus jeune. Les deux tiers des informateurs se situent donc dans la tranche des 70-90 ans, qui, selon l'*Étude Fora*, sont les plus aptes à parler et à comprendre la langue régionale (p. 34-35). Les plus âgés se trouvent en outre dans la zone temporelle charnière de la rupture linguistique, qui aurait eu lieu dans les années 1920-1930¹ (Bert, 2010) : ils sont

---

1. Blanchet, est, à ce sujet, plus prudent : «On a ensuite déclaré que le tournant se situait entre 1880 et 1914 (Weber, 1983 ; Brun, 1927). Puis on s'est rendu compte que les parlers locaux étaient bien vivants jusque dans les années 1930 (Roux, 1970). On en est aujourd'hui à considérer que le tournant se situe vers les années 1950 ! Peut-être le situera-t-on vers 2010 en 2050 ? Les plus récents travaux essayant d'établir une typologie prospective de la "mort" d'une langue ou d'une culture, de l'ethnocide, ou

sûrement les derniers témoins d'un usage quotidien des langues régionales et du bilinguisme.

Par ailleurs, nos informateurs sont en grande majorité des hommes : seize hommes et six femmes. Ce résultat n'est pas étonnant : nombre de sociolinguistes se sont déjà intéressés au sujet des femmes et de leur relation avec les langues, et notamment les formes prestigieuses (Singy, 2004). Il s'avère en effet que celles-ci se tournent plus facilement vers les formes de prestige, toutes classes sociales confondues. Conscientes de la plus grande fragilité de leur statut social que celui des hommes, elles utilisent la norme, la forme prestigieuse pour marquer leur spécificité. Elles sont ainsi les premières à abandonner les pratiques grégaires et déviantes de la norme.

3.2. Variables géographique et socioprofessionnelle : une ruralité en mouvement

À l'exception d'un seul informateur né à Lyon et qui s'est installé à cinq ans dans la région, tous nos informateurs sont nés dans le secteur nord de Romans-sur-Isère : douze d'entre eux n'ont jamais quitté leur village. Les autres se sont déplacés dans les villages alentours, et notamment les femmes, lors de leur mariage. L'une d'entre elles a été particulièrement mobile dans la région Rhône-Alpes, à cause de ses diverses activités professionnelles, mais, en général, il s'agit d'une population peu mobile et issue du secteur qui nous intéresse. Contrairement aux locuteurs âgés, une partie des élèves ne sont pas issus de la région nyonsaise. En effet, 47 % des élèves sont nés dans la Drôme, 50 %² sont issus d'autres départements. La part de parents et d'enfants nés dans les alentours nyonsais ou plus largement, dans la Drôme, est plus faible que ceux nés à l'extérieur de ce secteur. Ce cas nous interpelle puisqu'une part plus importante d'élèves (et de parents) issus de migrations internes choisissent davantage l'option occitan : s'agirait-il ici d'une volonté d'intégration ? La langue régionale serait alors vue comme un élément d'intégration régionale, d'appartenance à la communauté dans laquelle ils choisissent de s'installer comme il a été

---

de sa vitalité restent très prudents et n'aboutissent qu'à envisager quelques indices relatifs et non décisifs.» (1994 : 99-100) On peut tout de même admettre qu'entre les années 1920 et 1950, les pratiques et la transmission des langues régionales, et notamment de notre variété vivaro-alpine se sont fortement effritées.

2. Sur cette question, huit élèves n'ont pas répondu : ils ont certainement omis cette partie de la question, mais pour certains le problème est tout autre puisqu'ils ne le savent pas.

constaté par Costa (2010) lors d'enquêtes afin de connaître les motivations des parents d'élèves dans le choix de l'option. Une première opposition entre les deux groupes de locuteurs se dessine donc : dans un premier cas, des locuteurs âgés ancrés depuis leur naissance dans un même territoire, une même communauté. De l'autre côté, une population néorurale et jeune marquée par le mouvement interrégional, opposition qui tend à être confirmée par la variable socioprofessionnelle.

Le panel de catégories socioprofessionnelles des informateurs âgés est moins large que dans l'étude en milieu scolaire. Tout d'abord, tous nos informateurs sont à la retraite, parfois depuis plus de 25 ans. Douze (60 %) étaient agriculteurs (céréaliers ou éleveurs), et deux d'entre eux avaient d'abord été ouvriers ou commerçants avant de se tourner vers l'agriculture. L'échantillon comporte deux artisans, un menuisier et un électricien, quatre employés dont trois couturières (qui ont été également commerçantes ou vendeuses par la suite), un technico-commercial spécialisé dans l'agriculture, un employé de tri³ et enfin, un seul de nos informateurs faisait partie des professions intermédiaires : un instituteur. La langue est donc plus présente au sein du milieu agricole, comme ont pu également le noter bon nombre d'auteurs : pour ne citer qu'eux, Blanchet et Le Coq (2006) pour le domaine d'oc ou Le Coadic (2013) et Eloy (2003) pour le breton. Une différence sociologique de taille apparaît donc de nouveau entre les deux groupes : si le premier groupe de locuteurs âgés est davantage tourné vers le domaine agricole, ce dernier reste en marge au sein du groupe d'élèves. Alors si les langues régionales sont plus présentes dans ce milieu, pour quelle(s) raison(s) n'est-il pas mieux représenté au sein des classes ? Un début de réponse se trouve dans le constat précédent : les migrations professionnelles, qui touchent peu les agriculteurs. Un second élément apporte un autre éclairage : l'arrivée des professions intermédiaires, une population plus sujette au mouvement, et à la rupture générationnelle et micro-culturelle. Alors même que le groupe de locuteurs âgés reste ancré dans une même communauté linguistique, propice à une transmission directe, ou du moins indirecte, propice également à une certaine « grégarité⁴ » des usages, il n'en est pas de même pour nos élèves. L'occitan pourrait-il alors

---

3. Travaillant également sur l'exploitation agricole de ses parents.

4. Terme utilisé notamment par Calvet qu'il définit comme la langue « d'un petit groupe, limitant la communication à quelques-uns » (1987 : 80). Il peut s'agir de l'emploi de deux langues distinctes, l'une réservée à un cercle plus restreint, et donc grégaire, ou de l'emploi d'une forme particulière de la même langue, les régionalismes par exemple. « Grégaire » s'oppose, selon l'auteur, au terme « véhiculaire », tourné cette fois au plus grand nombre.

être une forme de « marqueur symbolique d'identité » (Blanchet, 2002 : 27) locale ou régionale ? L'intérêt pour la langue, pour l'identité et la culture locale passerait alors par l'enseignement de la langue régionale, tout particulièrement pour des nouveaux arrivants qui souhaitent s'intégrer ou pour une population locale qui n'aurait subi qu'une transmission très partielle.

La situation sociolinguistique de nos élèves est donc assez hétéroclite : une classe moyenne majoritaire, des élèves dont les parents ne sont pas toujours originaires du secteur. Certains d'entre eux ont toutefois montré des capacités de compréhension très moyennes, mais encore une fois, ces cas sont rares : ils étaient tous issus de familles agricoles « indigènes », dans lesquelles les parents ou les grands-parents utilisaient l'occitan de temps en temps, sous forme de chansons, de blagues, ou de comptines. Cependant, il s'avère que la population agricole a tendance à régresser, et les générations d'enfants actuelles ont des grands-parents nés après le renversement linguistique : la transmission est par conséquent exceptionnelle. Le morcellement des pratiques, l'étiollement de la communauté linguistique et la naissance de néolocuteurs sont des faits symptomatiques d'une situation de langue en danger (Bert & Grinevald, 2011), qui tombe en désuétude, qui devient obsolète. Mais du locuteur traditionnel au néolocuteur, il y a discontinuité linguistique, soit une rupture de la transmission, spécifique d'une situation de langue en danger.

4. Du locuteur traditionnel au néolocuteur : une transmission bouleversée

Nous disposons de plusieurs types de locuteurs dans notre échantillon. Bert et Grinevald (2011 : 123), en s'inspirant des travaux de Dorian (1981), établissent sept catégories de locuteurs, rassemblant critères linguistiques (acquisition, compétences), sociolinguistiques et psycholinguistiques (date de naissance, comportements linguistiques). Le premier paramètre regroupe les locuteurs dont l'acquisition de la langue est complète, qui n'a pas subi d'érosion ou de perte de compétences : il s'agit des « locuteurs traditionnels ». La seconde catégorie concerne les locuteurs qui n'ont eu qu'une acquisition partielle de la langue et qui l'ont en partie oubliée, appelés « semi-locuteurs ». Enfin, le dernier paramètre regroupe les locuteurs ayant reçu une transmission et une acquisition très limitée de la langue, et une perte de compétences avancées, nommés les « sous-locuteurs ». L'assemblage de ces trois grands critères permet une identification précise des locuteurs des langues en danger, en sept catégories : les locuteurs traditionnels, les semi-locuteurs, les sous-locuteurs, les anciens locuteurs, qui ont reçu

complètement ou partiellement la langue, et qui l'ont oubliée par le fait d'événements traumatiques par exemple, les locuteurs fantômes (qui disent ne pas la parler), les néolocuteurs et les « derniers locuteurs », reconnus par la communauté ou le village comme la référence en matière de langue.

4.1. Le cas des locuteurs traditionnels : les derniers témoins d'une transmission directe

Nous avons recensé huit cas que nous qualifions de locuteurs traditionnels : plutôt âgés, mais toutefois tous nés après le renversement linguistique, ils conservent des formes encore archaïques de la langue, ce qui les rend particulièrement recherchés lors d'enquêtes linguistiques. Cette catégorie de locuteurs est souvent marquée par une forme de conservatisme, voire d'obsolescence linguistique (Dorian, 1981) et de grégarité : la langue n'est parlée qu'au sein de la communauté linguistique de ces locuteurs.

Dans ce groupe, les critères sociaux et sexuels sont particulièrement prégnants : sept de nos informateurs sur huit sont des hommes, agriculteurs retraités, à l'exception de l'un d'entre eux, employé dans le secteur agricole. Ils sont donc tous issus d'un même milieu, considéré comme le plus conservateur en matière de langues régionales :

Il apparaît tout d'abord que ce sont les agriculteurs, les indépendants et les inactifs qui transmettent « toutes choses égales par ailleurs » le plus leur langue. Il s'agit là pour les deux premiers cas, des professions ancrées localement sur un territoire, ce qui favorise le maintien des pratiques linguistiques. Dans le prolongement, avoir connu une trajectoire uniquement en milieu rural ou au contraire uniquement en milieu urbain est également propice à la transmission linguistique. Plus précisément, c'est en contexte rural que les langues régionales sont les plus usitées [...]. (Filhon, 2010 : 214)

Il apparaît donc, comme précisé précédemment, que plus un locuteur reste proche de sa communauté linguistique, mieux il conservera la langue. Bouvier (1973 : 229) constate dans la Drôme :

[...] « les parlers locaux sont un phénomène rural et non urbain » ; ils ont disparu dans les grands centres urbains (Valence, Romans, Montélimar), ils ne sont plus les vecteurs d'une communication quotidienne, « limité(s) à certains secteurs de la vie sociale, notamment la vie familiale, les conversations amicales avec les voisins, exclus par principe de la vie administrative et des relations avec tout ce qui est extérieur à la commune, il(s) tend(ent) aussi à être la spécialité des vieillards [...] ».

Ce constat date de plus de quarante ans, mais il reste actuel : nos locuteurs ont tous un âge avancé, et sont issus du même milieu, agricole. Pour

terminer avec les cas de locuteurs traditionnels jeunes, leur connaissance de la langue est issue de deux types de transmission, directe et indirecte. À partir du renversement linguistique, les parents cessent, en général, de s'adresser à leurs enfants en patois. Or, quatre de nos locuteurs traditionnels ont reçu une transmission directe, de parents/grands-parents à enfant : un de nos locuteurs le parle encore avec sa mère, le plus jeune (né en 1947). Néanmoins, même si les parents sont locuteurs, ils peuvent choisir de ne pas transmettre directement la langue à leurs enfants. Plusieurs facteurs sont à prendre en considération dans le cas des langues régionales : pression de plus en plus grande en français, scolarisation des enfants, représentations linguistiques négatives, insécurité linguistique, ascension sociale, etc. C'est le cas pour nos autres locuteurs traditionnels : la langue n'était jamais dirigée vers eux, elle était l'affaire des adultes, des parents avec les grands-parents, avec les voisins, ou certains clients, certainement dans une volonté de ne pas se faire comprendre. Ils l'ont donc apprise petits, mais ne l'ont parlée qu'adultes, d'où leur possible classification dans la catégorie des semi-locuteurs dits « âgés » (Bert, 2009), exposés passivement à la langue pendant l'enfance, puis faiblement ensuite et ayant les mêmes compétences linguistiques qu'un locuteur traditionnel jeune (très bonne réception et une production riche mais plus faible). Ajoutons qu'aucun d'entre eux n'a souhaité transmettre sa langue à ses enfants.

5. La transmission indirecte : naissance des semi- et sous-locuteurs

Bien que Bert et Grinevald (2011 : 126) qualifient cette catégorie d'« emblématique » des locuteurs de langues en danger, dans notre enquête, ce type n'est pas majoritaire : nous en rassemblons six, cinq hommes et une femme. La variable sociale est cette fois plus hétéroclite : trois agriculteurs (dont une agricultrice ayant occupé le métier de commerçante auparavant), un chef d'équipe et un électricien (disposant tous deux d'un niveau d'études plus élevé). Les semi-locuteurs ont reçu une transmission indirecte dans l'enfance : ils ont donc de bonnes compétences de réception. Cependant, leurs compétences de production sont très variables, elles peuvent être très bonnes comme très parcellaires. Leurs pratiques sont moins conservatrices, ce qui peut les amener à être évincés de la communauté linguistique, dont les innovations ou au contraire les manques peuvent être considérés comme contraires à la norme par les locuteurs plus âgés.

Nous dénombrons, au sein de nos informateurs, sept cas de sous-locuteurs : leurs compétences de compréhension sont encore actives (puisqu'ils

participent à l'entretien), bien que lacunaires, mais leur compétence de production est très faible, se limitant souvent à quelques mots ou quelques expressions figées. Ce groupe de locuteurs est assez hétéroclite en termes de date de naissance : 1926 pour l'informateur le plus âgé et 1946 pour le plus jeune ; mais également en termes de catégorie socio-professionnelle : quatre agriculteurs, deux employés et un instituteur. Ce dernier et une des informatrices, qui a été très mobile durant sa jeunesse (Grenoble, Paris, Marseille, Aix-en-Provence) ont tous deux éprouvé beaucoup de difficultés à répondre au questionnaire que nous leur avons proposé. La connaissance très parcellaire de la langue de ces deux informateurs provient de deux faits : tout d'abord, leurs métiers sont tous deux marqués par la prééminence du français. Un instituteur se doit de connaître et d'enseigner la norme ; une vendeuse/couturière évolue dans un milieu commercial, dans lequel les relations se font également en français. Par ailleurs, en ce qui concerne cette dernière, sa mobilité dans toute la France n'a fait qu'aggraver le phénomène : la langue régionale perd ses fonctions et son utilité hors de la communauté linguistique locale. Or, la proximité avec son propre réseau social, sa communauté linguistique est un « facteur de conservateur puissant, résistant aux changements venus de l'extérieur, et garant des normes communautaires vernaculaires » (Gadet, 2007 [2003] : 96). L'immobilité sociale et géographique, les contacts et interactions réguliers avec le réseau d'un locuteur sont ainsi garants de la conservation des pratiques et des normes langagières : « Plus les liens de réseau d'un individu avec sa communauté locale sont denses, plus il rapproche des normes vernaculaires locales. » (Gadet, 2007 [2003] : 96, citant Milroy, 1980 : 175)

Par ailleurs, l'arrêt de la transmission constitue un troisième facteur influant sur les compétences des locuteurs. Sur ces sept informateurs, six n'ont reçu aucune transmission directe. L'acquisition s'est toutefois effectuée durant l'enfance, en écoutant parler les parents entre eux, avec les voisins, ou les clients d'un père artisan en menuiserie. Les informateurs insistent sur le fait que leurs aînés s'adressaient à eux en français : le patois était un vernaculaire entre adultes, souvent entre parents et grands-parents, à l'heure du renversement linguistique. Ces informateurs possèdent alors de bonnes compétences passives, mais ils sont également capables d'émettre quelques critiques ou commentaires d'ordre métalinguistique sur des variations phonétiques ou lexicales. Enfin, ce qui émane particulièrement de ce groupe, est qu'il regroupe quatre des femmes que nous avons pu interroger. Toutes se sont montrées distantes, parfois gênées, et montraient des compétences très partielles en production (contrairement à la réception). Ces attitudes, plus ou moins négatives, reflètent un sentiment d'infériorité linguistique de la part des femmes, résultant d'une pression sociale sur

leur statut et ainsi « l'importance particulière du bien parler » (le français) qui leur est dévolue (Singy, 2004). Toutes nos informatrices sont mères : en tant que premières éducatrices de leurs enfants, elles devaient ainsi se tourner vers la norme.

En outre, sur vingt informateurs âgés, nous disposons d'un panel de quatre types de locuteurs spécifiques aux langues en danger. Pour autant, la classification d'un locuteur dans un seul type est difficile et illusoire. Tout d'abord, la plupart des locuteurs traditionnels peuvent aussi être considérés comme des locuteurs tardifs : beaucoup en ont reçu une transmission indirecte et passive, et se sont mis à le parler plus tard. D'autres, au contraire, ne le parlent plus depuis longtemps et entreraient alors dans la catégorie des anciens locuteurs. Il en est de même pour un de nos semi-locuteurs : ayant reçu la langue passivement et partiellement pendant son enfance, il nous a confié n'avoir commencé à la parler que quarante ans plus tard : il est donc également locuteur tardif. Par ailleurs, la délimitation de ces trois types de locuteurs est basée sur la date approximée du renversement linguistique, évaluée par Bert et Grinevald entre les années 1910 et 1920. Or, tous les auteurs ne sont pas d'accord sur le sujet (P. Blanchet, déjà cité) et situent ce renversement sur une période plus grande qui va jusque dans les années 1950. Nos informateurs étant issus en majorité des années 1920-1930, nous avons donc privilégié la quantité et la qualité des données recueillies pour leur classification en locuteurs traditionnels ou semi-locuteurs, plutôt que leur année de naissance. À l'instar de la classification des langues en systèmes fermés, un locuteur de langue en danger ne saurait être classé en une seule et même catégorie : chaque locuteur a une histoire différente avec sa langue, et dans le cadre d'une langue qui porte le poids d'un passé honteux pour beaucoup, certaines pratiques peuvent rester cachées, ou en retrait. Pour autant, leur classification permet d'avoir une visibilité sur la vitalité de la langue, qui est, aux premiers abords, circonscrite à une communauté linguistique bien précise et restreinte, rurale et âgée, et dont la promotion touche peu les jeunes générations. Ainsi, si aucun de nos locuteurs n'a souhaité transmettre sa langue, qu'en reste-il chez nos jeunes élèves ?

6. Les néolocuteurs et la rupture linguistique

De nombreuses langues sont présentes à la maison : espagnol, arabe dialectal, allemand, anglais, créole, mais aucune trace de l'occitan. Selon les réponses, 34 % des élèves ont été en contact avec l'occitan, la plupart du temps avec leurs grands-parents, parfois avec leur père, mais jamais avec

leur mère. Mais le terrain le plus favorable à la transmission reste l'école : 67,5 % d'entre eux ont bénéficié d'interventions ou d'enseignement en primaire, dont ils gardent en général de bons souvenirs (présentation, jours et mois, chansons et comptines). Ces interventions jouent un rôle essentiel dans la poursuite de l'option au collège. Rien d'étonnant au rôle de l'école dans un contexte où la transmission est non seulement indirecte mais également sporadique. En effet, nous n'avons jamais rencontré, au cours de nos années d'enseignement, un ou des élèves sachant parler occitan : au mieux, quelques mots ou une chanson, ou un français teinté d'expressions locales. Leurs connaissances sur l'occitan sont parcimonieuses voire inexistantes pour certains.

Les résultats sont également révélateurs d'un fait : l'importance des grands-parents dans la transmission. Outre leur âge, leur génération, plus susceptibles d'avoir été en contact avec des locuteurs natifs, les grands-parents sont également des agents importants, car libérés de leurs devoirs d'éducation directe, dédiés aux parents. Ils laissent plus facilement libre cours à l'usage de l'occitan avec leurs petits-enfants, ce qu'ils n'auraient probablement pas fait avec leurs propres enfants. Nous pouvons donc attester de la présence de l'occitan dans le cercle familial ou l'environnement proche d'au moins un tiers des élèves. Cependant, pour quelles raisons n'y a-t-il pas de locuteurs jeunes de l'occitan ? Et si peu d'effectifs au fil des ans ?

Malgré une chute bien réelle du nombre de locuteurs des langues régionales, la transmission ne s'est pourtant pas complètement arrêtée, elle s'est transformée. D'une transmission dite habituelle, où l'enfant grandit dans un bain linguistique, la transmission est devenue occasionnelle. Elle engendre dans ce cas divers niveaux de compétences actives ou passives, selon les cas (capacités de compréhension, voire de compétences de production sporadiques, à la connaissance de quelques chansons ou du vocabulaire régional). Peu de parents transmettent l'occitan ou le francoprovençal et les derniers locuteurs, comme nous l'avons souligné plus haut, ne sont plus en âge d'élever des enfants. Toutefois, une partie de ces locuteurs opèrent une forme de transmission, dite « grand-maternelle » (Bert *et al.*, 2009 : 74) ; nous retrouvons cette transmission auprès de quelques élèves, puisque certains désirent apprendre l'occitan pour mieux parler et comprendre un de leurs grands-parents. Mais il y a peu d'élèves dans ce cas, quel que soit le groupe concerné et aucun cas de bilinguisme même partiel n'a été relevé. *L'Étude Fora* l'explique en partie, avec un argument commun, la concurrence avec le français :

Nous avons rencontré, et nous connaissions avant cette étude, des grands-parents tentés d'apprendre leur langue maternelle à un ou plusieurs de leurs

petits-enfants. Mais ceci ne se concrétise que rarement. La hantise, totalement injustifiée mais encore très présente, que cet apprentissage pèse toujours sur ces personnes qui ont connu le mépris voire l'hostilité de l'école envers leur langue. [...] Dans leur esprit, comme d'ailleurs dans l'esprit de certains parents, les langues sont souvent perçues comme en compétition. Quitte à apprendre une langue, il faudrait choisir une langue « utile », une langue pouvant être valorisée dans le cadre professionnel. (Bert *et al.*, 2009 : 74)

L'absence de transmission (ou présence d'une transmission très fragmentaire) se traduit alors par l'apprentissage de la langue par des néophytes ou « néolocuteurs », apprentissage d'une langue nouvelle, puisque non transmise. Outre la particularité de sa jeunesse et de son intérêt pour la revitalisation de la langue, les néolocuteurs, pour les plus jeunes du moins, sont peu intégrés au sein des communautés linguistiques patoisantes et n'interagissent pas ou peu avec les locuteurs traditionnels. En effet, comme le remarquent les auteurs de l'*Étude Fora*, le terme « néo-locuteurs » peut se voir associé à celui de « néo-langue » :

Le terme de néo-locuteurs véhicule très souvent une image dévalorisée du locuteur. [...] On a souvent tendance à y associer l'idée de « néo-langue », une langue qui aurait été apprise dans les livres et qui serait intrinsèquement inférieure à une « bonne langue », détenue par les seuls locuteurs traditionnels ayant appris la langue de leurs parents exclusivement, dans leur enfance. (Bert *et al.*, 2009 : 43)

La situation de la transmission a un caractère double : non seulement elle est sporadique, voire inexistante, et grand-maternelle, mais elle est surtout marquée par une césure linguistique ; les locuteurs de l'occitan, souvent âgés, réserve son usage au sein de leur communauté linguistique. L'étiollement et la grégarité des pratiques désagrègent ainsi la transmission, assurée pour un temps par l'école. Or, l'occitan véhiculaire, enseigné à l'école⁵, reste parfois loin de l'occitan parlé par ces locuteurs : on assiste donc à une double pratique, la langue, grégaire d'un côté, « collective », novatrice, d'un autre côté, qui souvent, favorise encore un peu plus l'éloignement entre les locuteurs (Morin, 2016).

---

5. Voir Morin (2016) : l'occitan standardisé, le languedocien, occupe une grande partie de la littérature pédagogique disponible. Il est donc parfois difficile d'enseigner les variétés locales sans avoir à faire un travail fastidieux de « bricolage pédagogique » (p. 95).

7. Vitalité de la zone de transition occitan-francoprovençal : polymorphisme et début d'obsolescence

Dans le but d'étudier la forme actuelle de la zone de transition délimitant occitan et francoprovençal dans le nord du département, nous avons effectué des enquêtes auprès de semi-locuteurs et de quelques locuteurs traditionnels plus âgés (carte 1). Il est à notre sens intéressant de compléter l'étude précédente en mettant en exergue la situation linguistique et d'évaluer la vitalité de l'occitan chez des locuteurs disposant de compétences aisées en occitan. Depuis la thèse de Bouvier au milieu des années 1970, aucune étude géolinguistique n'a été entreprise pour réétudier les limites linguistiques d'un territoire charnière. Une attention toute particulière a été portée à la limite entre francoprovençal et occitan, dans la partie septentrionale du département. En effet, depuis les années 1970, la situation sociale de la Drôme a changé : mécanisation de l'agriculture, exode rural puis exode urbain, disparition progressive des agriculteurs, mobilité professionnelle, mort de la plupart des locuteurs traditionnels nés avant le renversement linguistique, autant de facteurs qui ont pu avoir une forte influence sur les parlers régionaux. Ajoutons la position charnière de la Drôme des collines, entre Rhône et Vercors, sur les voies joignant Lyon et Grenoble, zones de passage qui ont aussi permis une pénétration plus facile du français (Bert, 2001).

Carte 1. – Lieux de naissance des informateurs et zone de transition occitan-francoprovençal.

7.1. *Quelques exemples de polymorphismes*

La Drôme fait partie du domaine occitan, mais elle est toutefois située en marge, au nord. L'aire de la variété vivaro-alpine couvre, environ, quatre départements : une grande partie de l'Ardèche rhodanienne, la Drôme (exceptée sa partie septentrionale), les Hautes-Alpes, le sud de l'Isère et la moitié nord des Alpes-de-Haute-Provence. La limite au sud correspond donc approximativement à celle de la Drôme et du Vaucluse. Plusieurs traits font la spécificité du vivaro-alpin et permettent d'y distinguer les parlers alpins de parlers non alpins : c'est une variété ainsi marquée par sa « fragmentation interne importante » (Bouvier, 2003 : 21). Mais la partie la plus septentrionale du département est occupée par le francoprovençal, ce qui fait tout l'originalité de ce territoire.

Les travaux sur le Forez de Gardette (1941) marquent un tournant dans l'étude générale du francoprovençal : il relève un faisceau d'isoglosses permettant de distinguer le francoprovençal de l'occitan et prouve ainsi qu'il s'agit d'une langue à part entière. Tuaillon (1972), Martin (1990) et Bert (2001), entre autres, poursuivront ces travaux et étayeront les différentes composantes et limites du francoprovençal. Afin de délimiter les deux domaines linguistiques, les dialectologues s'appuient régulièrement sur un trait particulier : le double traitement du A tonique après un contexte palatalisant. Deux autres traitements, secondaires sont également importants dans cette distinction : le double traitement du –A final et du –O final. Pour Tuaillon le premier critère, « le plus commode », caractérise à lui seul les parlers francoprovençaux :

Une seule double série suffit pour constater qu'un patois est de type francoprovençal, mais le plus souvent les patois francoprovençaux limitrophes de l'occitan possèdent les deux séries grammaticales dues à la palatalisation de la voyelle A. (2007 : 64)

Pourtant, Bouvier est plus prudent à ce sujet : ces traits sont trop sujets à la fragilité. En effet, le cas du –A final n'est pas une règle décisive puisqu'il est également conservé en alpin et dans le sud-ouest de la Drôme. Il s'intéresse particulièrement à un faisceau d'isoglosses, qu'il nomme faisceau n° 1, riche de seize isoglosses, qui définissent la frontière entre francoprovençal et occitan. Nous les avons étudiés point par point, et il résulte à la fois un phénomène de conservatisme, d'obsolescence de la plupart des traits, restés intacts, figés, mais également une certaine richesse phonétique qui tend vers l'évolution, marqué par le polymorphisme. Nous avons sélectionné trois traits particulièrement touchés par le polymorphisme.

7.1.1. Traitement du A accentué et atone après une consonne palatale

La palatalisation du A en contexte palatalisant est une des caractéristiques les plus importantes des parlers francoprovençaux. Pour nombre de dialectologues, il s'agit de la frontière emblématique entre les deux domaines linguistiques que sont le francoprovençal et l'occitan. En francoprovençal, le A final accentué ou atone, placé derrière une consonne palatale se palatalise à son tour : il subit son influence. Dans d'autres contextes, le A peut évoluer en –o. Dans le domaine occitan, A se conserve.

La double conjugaison des verbes du premier groupe est un exemple particulièrement parlant pour Tuaillon (2007). En effet, si l'occitan n'a qu'une seule série de formes du premier groupe, le francoprovençal en dispose de deux. L'exemple le plus flagrant est celui des étymons *PORTARE* («porter») et *MANDUCARE*⁶ («manger») :

Occitan : [pur'ta] / [mã'dʒa]

Francoprovençal : [pur'tɔ] / [mã'dʒje] (Gardette, 1983 [1971] : 611)
[pur'ta°] / [mi'ʒe] (relevé par Bert, 2001)

Duraffour (1969), relève à Beausemblant, à Saint-Uze et à Saint-Vallier [mi'ʒa] et [ku'ʃa] (> *COLLOCARE*, «coucher»). Bert (2001 : 263) relève à Andance [min'za] (> *MINDUCARE) et [ku'dza].

Les limites de ce trait ont déjà été très précisément tracées : Bouvier (1976) la situe au sud du village d'Albon, et au nord de Barthenay et Arthemay, ligne qui se poursuit depuis l'Ardèche et le village d'Andance. Tuaillon évalue la limite cette fois au nord d'Albon et de Châteauneuf-de-Galaure. Anneyron et Hauterives sont ainsi en domaine francoprovençal.

L'alternance /e/ ou /ɔ/ et /a/ apparaît bien dans nos résultats (carte 2). À Anneyron, une forme de palatalisation intermédiaire apparaît en /Ø/, sous l'influence des parlers provençaux, dans une zone située sur la tranche nord de la limite : on retrouve au même endroit une forme clairement occitane en –a, [mi'ʒa]. Par ailleurs, les relevés issus des départements de l'Isère et du Rhône sont également polymorphes. Si la forme en /e/ correspond bien au type francoprovençal, on relève chez un informateur né à Lyon, la forme /ɔ/. Toutefois, si l'informateur est né à Lyon, il a vécu depuis l'enfance à Châteauneuf-de-Galaure : il parlait avec son père et son grand-père, exploitants dans le village. Il s'agirait donc d'une troisième forme, vélarisée cette fois. Une autre forme de vélarisation est retrouvée dans ce secteur et celui du nord-Ardèche : le A évolue en /a°/, forme intermédiaire

6. Ou *MINDUCARE qui concerne les parlers de la moitié nord de la Drôme.

entre /a/ et /o/. D'habitude observé dans le cas d'un –A atone final (Bert, 2001 : 270), il est également relevé dans le cas d'infinitif. A. Duraffour relève ainsi [ku'ʃa°] à Laveyron tandis que Bouvier (1976 : 424) en relève plus au sud, dans les communes de Geyssans, Jaillans et la Roche-de-Glun. À Hauterives, /a°/ (Bouvier, 1976 : 423) apparaît, que le A soit tonique, pré-tonique ou postonique : cette commune est, à l'instar de Châteauneuf-de-Galaure, située au nord de l'isoglosse de palatalisation du A après palatale. Or, cette vélarisation est constatée également dans le Lyonnais, en Suisse romande ainsi qu'au nord de l'Ardèche (Bert, 2001 : 270) ; il s'agit donc d'un fait francoprovençal. La forme [mi'ʒo] fait vraisemblablement partie de ces formes francoprovençales vélarisées. Notons enfin que les quatre informateurs concernés ont tous sans exception la double conjugaison des verbes du 1^{er} groupe, dont la seconde série, non précédée de palatale, seconserve en –a. Toutes les parlers des communes au sud d'Anneyron conservent la forme en –A sans exception, confirmant leur appartenance au domaine occitan : [mi'ʒa], [ku'ʒa].

Carte 2. – Le traitement de la palatisation du –A après palatale dans les verbes en –ARE.

7.1.2. Le traitement des féminins, le –A final

Le même phénomène est observé sur les féminins, issus de la déclinaison latine en –A : en contexte palatalisant, le –A inaccentué en finale se palatalise en –i en francoprovençal dans les substantifs et les adjectifs. Il en résulte alors une double série de féminins. Pour reprendre les exemples de Tuaillon (2007 : 66), issus de *FILIA* (« fille ») et *VACCA* (« vache »), car « ils sont différents de leur voisins occitans du fait de la palatalisation vocalique en francoprovençal » et bien que s'agissant du même critère, ils sont inclus dans « des contextes phonétiques différents ». Ainsi, les continuateurs francoprovençaux de *FILIA* et *VACCA* se terminent par /i/ : ['fi*li*] ou ['vatsi]. Gardette (1983 [1939] : 18) relève également d'autres formes en /je/ ou /jə/. Il s'agit là de la première série de féminins. Dans la seconde série, sans contexte palatal, le –A se conserve, sous la forme d'un /a/, ou parfois d'une forme vélarisée telle que /a^o/, à l'époque moderne, ce que nous avons relevé précédemment. *FEMINA* (« femme ») évolue donc en ['fena]. Cette évolution est par ailleurs parallèle à celle du –A accentué précédé de palatale étudié précédemment.

L'occitan, quant à lui, conserve le –A final sous la forme d'un /o/ ou d'un /ɔ/, forme vélarisée à époque récente. Ainsi *VACCA* (« vache ») évolue en ['vat*f*i] en francoprovençal et en ['vat*f*o] (ou ['vako], forme provençale) en occitan. Le –A est néanmoins conservé et reste intact dans trois zones périphériques (Bouvier, 1976 : 408) : quelques parlers de l'Est drômois, la zone septentrionale et un îlot dans le sud-ouest du département, dans la zone de Pierrelatte. Le –A prouve ainsi son caractère antérieur au phénomène. L'auteur relève également le même type de vélarisation /a^o/ dans les parlers du sud de la Drôme et évoque un polymorphisme /o/–/a^o/ dans cette partie du département (deux communes dans les Baronnies et le Tricastin).

Bouvier situe la limite /a/–/o/ entre les villages d'Albon et Beausemblant, de Bathernay et Crépol, dont une zone en /ə/ qui occupe une tranche sud de la frontière.

Le cas des pluriels est différents entre les deux domaines : si en occitan, le –A se conserve en –o au singulier et reste intact au pluriel, le phénomène contraire a lieu en francoprovençal : le –a est utilisé dans les féminins singulier (dont le –A n'est pas en contexte palatalisant) et le pluriel est marqué par un schwa, voire une disparition totale. Pour Bouvier (1976 : 412) dans les deux groupes linguistiques, le francoprovençal et le nord-occitan, la variante vocalique permet la distinction entre le singulier et le pluriel des féminins paroxytons : –o/–a ou –a/–ə.

De la même façon que Tuaillon (2007), nous avons relevé des continuateurs issus de deux groupes d'étymons féminins : un groupe dans lequel le –A inaccentué est en contexte palatal, et l'autre non. Il en émerge que

nous n'avons quasiment pas relevé une palatalisation claire du –A, sous la forme d'un /i/ ou d'un /e/ comme ont pu l'observer Gardette ou Tuaillon. Dans le cas de VACCA et FILIA, dont le –a final est en contexte palatalisant, les formes ressemblent au français et la voyelle finale chute dans le secteur le plus septentrional (ex. : [vɔʃ] ou [fij]). Bert (2001 : 272) relève également ce type de formes dans les communes d'Andance et d'Albon.

De la même façon, les finales en /a/ au singulier en contexte non palatalisant sont rares. On ne relève cela que chez l'informatrice issue de Moras, en Isère, et sous une forme atténuée, presque inaudible : ['fɛn^a] < FEMINA, « femme ». Proche de la frontière du francoprovençal, dans quelques communes au nord de la limite, et dans les villages qui jouxtent le Vercors isérois et le Rhône, on retrouve deux types de formes : l'une conservant le /ə/ et l'autre dont la finale chute intégralement (ex. : [fɛn], ['ʃjurə]). Tuaillon et Bert observe également cette évolution. Pour Tuaillon, il s'agit bien du timbre final des féminins en occitan, dans cette partie de la Drôme (et de l'Ardèche) :

Les patois qui présentent cette finale féminine n'ont qu'une série de mots féminins, car cette voyelle [ə] est celle de tous les mots féminins, qu'ils aient ou non un contexte palatal dans leur radical. (Tuaillon, 2007 : 80)

Puis il en conclut :

Dans cette situation phonétique, la distinction entre occitan et francoprovençal doit se faire sur la présence ou l'absence de la double conjugaison des verbes du premier groupe. (*Ibid.*)

Les villages concernés sont d'ailleurs cités : Andancette, Beausemblant, Laveyron, Saint-Uze, Saint-Avit, Saint-Vallier, Claveyson et Saint-Donat (Tuaillon, 2007 : 80). Ainsi, pour l'auteur, le cas des féminins serait litigieux afin de définir la limite entre les deux domaines. Notre carte 3 confirme plus ou moins cette constatation, qui semble peu pertinente. Si l'on considère /ə/ comme une suite de la palatalisation, la limite suit en effet celle que Bouvier (1976 : 410, carte 62) avait tracée, mais elle ne révèle en rien d'une part du polymorphisme qui émerge au sein de certaines communes et d'autre part du polymorphisme général dans cette zone. Par exemple, sur la commune de Bougé-Chambalud, limitrophe avec la Drôme, on a relevé deux formes de finales : la chute de cette dernière, le /ə/ et le /ɔ/. Pour les villages du Vercors, comme Saint-Nazaire, Saint-Agnan ou Saint-Martin, en zone occitane, qui conservent normalement le –o en finale, on retrouve également un polymorphisme Ø⁷–/e/, ou /e/–/ɔ/. La zone du /ə/,

---

7. Signe pour la chute de la finale, et non pas le phonème.

s'étend aux abords du Vercors, plus à l'est que ne l'avaient relevé Bouvier ou Tuaillon. Du côté occitan, nous ne relevons pas de formes strictes en /o/ comme a pu le noter Bouvier. Il s'agit d'une forme plus ouverte et résultant certainement d'un amuïssement du $-o$: /ɔ/, qui prouve toutefois l'appartenance de ces parlers au domaine occitan. Il en résulte ainsi trois aires (voir carte 3) : l'aire de la chute de la finale, Ø, qui occupe les villages au nord de l'Isère, l'aire du /ə/ qui occupe le Royans et le Vercors, et enfin, l'aire clairement occitane du /ɔ/, plus méridionale.

Carte 3. – Traitement de –A final atone après palatale.

Notons cependant les formes curieuses ['fij^a] et ['fija]. Précisons que « fille » a donné du fil à retordre à certains informateurs et que nous n'avons pas récolté beaucoup de résultats avec cette entrée. Dans le premier cas, l'informateur, issu de Châteauneuf-de-Galaure est un semi-locuteur : il a seulement entendu parler le patois et dit ne pas le pratiquer. Mais devant le mutisme du deuxième informateur présent, il nous a donné cette forme. La commune est située en zone francoprovençale : le traitement relevé chez nos autres informateurs francoprovençaux marque la chute de la finale, comme en français, bien qu'à une étape antérieure la forme palatalisée ait dû exister. La forme en –a, même fortement atténuée, ne figure pas dans les produits habituels d'un –A final précédé de palatale. Il s'agit très certainement d'une influence des féminins en –a, sans contexte palatal chez un locuteur qui cherche ses mots. Dans le second cas, ['fija] signifie « belle-fille » chez les deux informateurs de Châteauneuf-de-Galaure et possède

une connotation péjorative à leurs yeux. La forme pour « fille » est [fijɔ], appartenant clairement à l'occitan. Duraffour (1969, art. 3707) retrouve quant à lui cette première forme en –a en Ardèche à Saint-Julien-du-Gua, proche de Privas.

7.2. L'évolution de G + U

La palatalisation de la séquence G + U est selon Bouvier, une des premières grandes caractéristiques des parlers septentrionaux de la Drôme. Mais il situe cette limite bien en deçà de la frontière initiale de la palatalisation du –A après palatale. En effet, la palatalisation en [dʲy] s'avance jusqu'à la plaine valentinoise, occupant une partie du nord du Vercors drômois : Saint-Agnan est ainsi placé au nord de l'isoglosse de la palatalisation du G + U. Cette palatalisation est visible en particulier dans les participes passés du troisième groupe, formés sur le suffixe morphologique –*gut* / –*guda* en occitan (type occitan *vengut*, *venguda*).

Le verbe VENIRE (« venir »), au participe passé, évolue ainsi au masculin singulier en [vɛ̃n'gy] en occitan drômois, tandis qu'il est palatalisé dans le nord de la Drôme : [vɛ̃dʲy]. Bouvier recense à Geyssans, Parnans et Jaillans les formes [ply'dʲø] ou [ply'dʲy], tandis que dès les communes d'Alixan et de Bouvante, la forme /gy/ est conservée. Le tableau 1 présente un éventail de formes recueillies.

Sur l'ensemble des communes enquêtées, deux sont plutôt rattachées à l'occitan : elles conservent le morphème /gy/ (ex. : [be'gy], [plo'gy], [tɛ̃n'gy]). Il s'agit de Saint-Agnan et Châteauneuf-sur-Isère alors même que chez J.-C. Bouvier, ces communes sont situées au nord de la frontière. Cependant, l'ensemble des autres communes n'offrent pas des résultats aussi homogènes que ceux de l'auteur et révèlent un certain polymorphisme chez un grand nombre d'informateurs. On peut tout de même distinguer la palatalisation jusque dans les parlers jouxtant le Vercors, même si cela ne concerne pas toutes les formes. Nous assistons donc à plusieurs phénomènes.

Tout d'abord, il faut relever les formes palatalisées en /dʲy/ et elles sont peu nombreuses : on les remarque à Charmes-sur-l'Herbasse et Oriol-en-Royans, mais elles coexistent avec d'autres formes non palatalisées, telles que [və'ny] ou [ply]. Ainsi, selon les relevés de Bouvier, la finale /dʲy/ est inexistante en Isère notamment, et dans le nord de la Drôme également. Nous en retrouvons pourtant la trace en deux communes septentrionales, ce qui peut nous inciter à évoquer là-aussi à une forme d'emprunt aux parlers situés plus au sud de la frontière francoprovençal-occitan. La palatalisation du G + U semble s'être initiée au milieu du XIX^e siècle, puisqu'elle

se retrouve chez le poète romanais⁸ Calixte Lafosse en 1878, mais pas dans *La Parabole de l'enfant prodigue*, rédigée dans la première moitié du siècle. C'est donc un phénomène novateur, que l'on retrouve seulement dans de rares communes. Notons également au passage que l'informateur de Charmes palatalise également la consonne /d/ en /dʲjy/ que nous notons ainsi. Bouvier (1976 : 81) la note quant à lui /d/ et la relève dans cette zone seulement dans les formes féminines du participe passé. Or, la finale /y/ indique bien que nous sommes au masculin : ce type de palatalisation s'étend donc chez cet informateur, certainement par analogie. Ce type de palatalisation du g + y, retrouvé également au sein de l'évolution du k + i, en /ti/⁹ est autorisé, selon l'auteur, par l'appartenance à la catégorie spécifique des participes passés et peut résulter d'emprunts ou de réfections, dont il est difficile d'une part de trouver l'origine et d'autre part l'époque, et en l'absence de recherches minutieuses.

Pour autant, beaucoup des formes recueillies font état d'une palatalisation en yod : /je/, /jy/ ou encore /jã/. Il s'agirait, comme dans le point précédent, de la palatalisation du g + y, retrouvée au sein des participes passés féminins, notamment à Charpey : [ve'njo] « venue » commune dans laquelle Bouvier note au masculin [vẽ'gy] « venu ». Le participe masculin en -gy est, selon lui, « constant » dans cette zone, ce que nous pouvons confirmer grâce à nos relevés à Châteauneuf-sur-Isère et Saint-Agnan. Mais dans le cas des masculins qui comporte une palatalisation en yod ([vu'ljã], [venjø] ou [te'njø]), nous les attribuerions à une simplification de la palatalisation.

Le troisième type de formes relevé se caractérise par une absence de palatalisation. On retrouve des formes comme [və'ny], [tə'ny], [pla] ou [bɛ]. En effet, l'importation du suffixe /gy/ est récente : dans un compte romanais du xv^e siècle (Bouvier, 1976 : 483), il n'y figure pas, et on retrouve « e venut ». Les formes sans palatalisation se retrouvent dans une grande partie du domaine francoprovençal ; nos informateurs de Lyon et de Moras ne montrent aucune palatalisation, et cela se retrouve également au sein des polymorphismes recueillis auprès des informateurs issus des communes les plus proches de l'Isère.

Par ailleurs, le participe passé de *boire* ne fait émerger ici aucune trace de palatalisation. Issues de BIBERE, certaines des formes recueillies font apparaître un autre phénomène : le phonème /ø/. Cette voyelle bilabiale est surtout présente en gascon et dans le provençal rhodanien. Dans nos parlers,

8. De Romans-sur-Isère.

9. Graphie utilisée par l'auteur.

c'est un phonème à part entière, en position accentuée. En effet, il permet de distinguer par exemple [bø] « bu » de [by] « bout », et [vø] « vu » de [vy] « huit » (Bouvier, 1976 : 447). Il résulterait de la chute de la consonne intervocalique, laissant ainsi un hiatus E + U, réduit ensuite en /ø/, ce que tend à confirmer le relevé de Louis Moutier. En effet, dans le *Dictionnaire des dialectes dauphinois* (1886), l'auteur dauphinois fait figurer [be'gy] au sud, dans ce qu'il appelle le Bas-Dauphiné et [bew], dans le Haut-Dauphiné, qui semble bien être une forme intermédiaire E + U. Il s'agirait ainsi d'un trait particulier du francoprovençal, que nous avons relevé jusque dans les parlers du Vercors, fortement influencés par ce dernier.

	BIBERE > boire	VELLE > vouloir	VENIRE > venir	PLUERE > pleuvoir	HABERE > avoir	TENERE > tenir
Anneyron		[vu'ljã]	[ve'njã]	[pla]	[a'ja]	[te'nje] [tə'njã]
Saint-Sorlin- en-Valloire		[vu'li]	[və'ny]		[a'ze]	[tə'ny]
Bougé- Chambalud		[vu'ljã]	[ve'njã]			[tə'njã]
Charmes-sur- l'Herbasse	[bØ]	[vo'dʒy]	[ve'ny]	[plo'dʒy]		[tə'ny]
Lyon-Moras	[bɛ]		[vəni]	[pla]	[azɛ]	
Oriol-en- Royans	[by]	[vo'djy]	[və'njØ]	[ply]	[a'djy]	[tə'ny]
Montmiral	[bØ]	[vo'ly]			[y]	[tə'ny]
Châteauneuf- de-Galaure	[bɛ]	[vu'li] [vu'lje]	[ve'ny]	[plo'gy] [pla]	[a'gy] [a'zɛ]	[tə'ny]
Saint-Nazaire- en-Royans	[bØ]		[vɛ̃'gy]	[plo'gy]		[tə'nje]
Saint-Vallier	[be'gy]	[vo'gy]	[və'ny]	[plo'gy]	[o'gy]	[tɛ̃n'gu]
Saint-Martin- en-Vercors	[bØ]	[vu'ly]	[vɛ̃'gy]		[a'jo]	[tə'nØ]
Saint-Agnan- en-Vercors, Châteauneuf- sur-Isère	[be'gy] [bə'gy]	[vo'gy]	[vɛ̃'gy]	[plu'gy] [plo'gy]	[a'gy]	[tɛ̃'gy]

Tableau 1. – Traitement du G + U latin.

La disparité et l'hétérogénéité des réponses, et les cas de polymorphisme chez presque tous les informateurs ne nous ont pas permis de distinguer véritablement des zones particulières, et ainsi de les cartographier, c'est pourquoi nous avons choisi de ne pas faire de carte pour l'étude de ce trait. Concluons cependant en distinguant trois formes différentes de l'évolution du G + U, dont deux sont particulièrement présentes : les deux formes de la palatalisation en [dj] ou [dʒ] et l'absence de palatalisation, trait certainement antérieur à la palatalisation du G + U.

Malgré la disparition progressive de leurs locuteurs et des pratiques étio-
lées, l'occitan et le francoprovençal sont encore vivaces et ils conservent la plupart de leurs particularités phonétiques. Les limites données par J.-C. Bouvier et Tuaillon n'ont, semble-t-il, subi que peu d'évolutions : la zone de transition marquée par les spécificités de ces parlers débute à l'est entre le Vercors et le Diois, au sud de la commune de Saint-Agnan-en-Vercors. À l'ouest, la limite passe par la commune de Châteauneuf-sur-Isère pour remonter vers le nord à Saint-Vallier. Dans l'ensemble, on retrouve les mêmes découpages que ceux effectués par Ronjat ou Moutier au XIX^e siècle. Ces auteurs avaient déjà remarqué l'originalité de ces parlers, se distinguant par une certaine autonomie et rassemblant à la fois des traits méridionaux et septentrionaux.

Outre les nombreux cas de polymorphisme et une certaine vitalité lexicale, la langue semble touchée à la fois par une forme de figement, qui permet toutefois de fixer encore aujourd'hui les isoglosses, mais également par la simplification de certains traits, entre autres : la chute presque générale des voyelles finales, qui concerne surtout les féminins, des formes francisées ou intermédiaires [kj] ou [tj] dans le cas des palatalisations de K et G + yod, ou K + voyelle antérieure¹⁰, la simplification des diphtongues en monophthongues dans la grande majorité des communes, y compris les plus méridionales de notre enquête et de quelques éléments de palatalisation (participes passés masculins et groupes consonantiques).

Hormis quelques interpénétrations, voire quelques influences récentes du français, les aspects phonologiques de cette zone restent *a priori* conservés dans la grande majorité des cas. Les qualifier d'intacts est peu approprié : la prolifération de formes au sein des mêmes informateurs et l'étiollement des connaissances présents chez un bon nombre de nos locuteurs amènent certaines formes phonétiques à disparaître. Peut-on alors parler d'obsolescence de la langue ? Il semble que le processus soit lancé, sous la

---

10. Là où Bouvier relevait plusieurs formes de palatalisations, dont certaines « dentalisées ».

forme d'un figement : la langue a peu évolué dans sa typologie globale, le lexique reste restreint et les compétences linguistiques plus faibles. Enfin, la fonction même d'intermédiaire de ces parlers entre deux domaines linguistiques peut s'avérer préjudiciable : le polymorphisme entraîne souvent la disparition des formes régionales ou locales (Bert, 2001 ; Bouvier, 2003).

La rupture générationnelle est l'un des facteurs les plus prégnants à l'attrition de la langue. L'«équilibre dynamique» de la langue, décrit par Blanchet (2005 : 20), entre continuité et discontinuité, convergence et divergence, ne s'opère plus. Le renouvellement des pratiques langagières ne concerne plus ces parlers : non seulement ils n'évoluent presque plus, mais ils ne sont surtout pas transmis. Et c'est là, selon nous, que le terme d'«obsolescence» prend tout son sens. La langue est grégaire, elle a perdu de son mouvement. Les locuteurs ne transmettent plus la langue, cloisonnant ainsi la langue. Ainsi, le désintérêt des jeunes est réel : le peu d'élèves intéressés par notre option en est la preuve, une vingtaine en 2016. La fracture linguistique continue d'éloigner les plus jeunes de la problématique : la langue est vieille, voire morte, elle fait partie d'un autre temps, d'un ailleurs (Morin, 2016). Pour autant, cette césure linguistique pourrait profiter à son enseignement et à l'émergence à la fois de néolocuteurs, mais également d'une «néolangue», faut-il être prudent sur le terme, ou tout du moins à la transmission d'un occitan normé. Pourrait-on assister, au même titre qu'au Pays basque, à une reprise générationnelle (Urteaga, 2002), un retournement de situation dans laquelle les jeunes locuteurs deviennent des acteurs et des détenteurs de poids dans l'avenir de leur langue ? Dans la Drôme en tous cas, la situation reste instable : en 2016-2017, seules résident trois heures d'occitan au collège de Nyons.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERT Michel, 2001, *Rencontre de langues et francisation : l'exemple du Pilat*, thèse de doctorat (sous la direction de J.-B. Martin), Université Lumière – Lyon 2.
- BERT Michel, 2009, «Typologie des locuteurs de langues menacées d'extinction : le cas du francoprovençal et de l'occitan dans la région du Pilat», dans C. Fréchet (éd.), *Langues et culture de France et d'ailleurs*, Presses universitaires de Lyon, p. 25-38.
- BERT Michel, 2010, «Qui parle une langue en danger ? Locuteurs du francoprovençal et de l'occitan en Rhône-Alpes, France», dans C. Grinevald et M. Bert (dir.), *Faits de langue* (revue de linguistique), n° 35-36 [Linguistique de terrain sur langues en danger : locuteurs et linguistes], Paris, Ophrys, p. 79-116.

- BERT Michel *et al.*, 2009, *Étude FORA : francoprovençal et occitan en Rhône-Alpes*, étude pilotée par l'Institut Gardette, INRP, ICAR, DDL.
- BERT Michel & GRINEVALD Colette, 2010, « Proposition de typologie des locuteurs de LED », dans C. Grinevald et M. Bert (dir.), *Faits de langue* (revue de linguistique), n° 35-36 [Linguistique de terrain sur langues en danger : locuteurs et linguistes], Paris, Ophrys, p. 117-132.
- BLANCHET Philippe, 1994, « Problèmes méthodologiques de l'évaluation des pratiques sociolinguistiques en langues "régionales" ou "minoritaires" : l'exemple de la situation en France », *Langage et Société*, n° 69, p. 93-110.
- BLANCHET Philippe, 2002, *Langues cultures et identités régionales en Provence : la métaphore de l'aïoli*, Paris, L'Harmattan.
- BLANCHET Philippe, 2003, « L'identification sociolinguistique des langues et des variétés linguistiques : pour une analyse complexe du processus de catégorisation fonctionnelle », dans *Modélisations pour l'identification des langues et des variétés dialectales*, Paris, LIMSI-CNRS et ENST, p. 31-36.
- BLANCHET Philippe, 2005, « Distanciation et rapprochement en contexte diglossique : calques, emprunts, interférences, alternances... », dans *Diglossie, interférences linguistiques, néologismes, emprunts, calques : Actes de la conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'études francoprovençales* (Saint-Nicolas, 17-18 décembre 2005), p. 19-26.
- BLANCHET Philippe & LE COQ André, 2006, *Pratiques et représentations de la langue régionale en Haute-Bretagne*, rapport de recherche (publié sur HAL).
- BOUVIER Jean-Claude, 1976, *Les parlers provençaux de la Drôme : étude de géographie phonétique*, Paris, C. Klincksieck.
- BOUVIER Jean-Claude, 2003, « L'occitan en Provence : le dialecte provençal, ses limites et ses variétés », dans *Espaces du langage, géolinguistique, toponymie, cultures de l'oral et de l'écrit*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.
- CALVET Louis-Jean, 1987, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Payot, Hachette.
- COSTA James, 2010, « Des derniers locuteurs aux néo-locuteurs : revitalisation linguistique en Europe », dans C. Grinevald et M. Bert (dir.), *Faits de langue* (revue de linguistique), n° 35-36 [Linguistique de terrain sur langues en danger : locuteurs et linguistes], Paris, Ophrys, p. 205-223.
- DORIAN Nancy, 1981, *Language Death: The Life Cycle of the Scottish Gaelic Dialect*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- DURAFFOUR Antonin, 1969, *Glossaire des patois francoprovençaux*, P. Gardette (éd.), Paris, Éd. du CNRS.
- ELOY Jean-Michel, 2003, « Langue d'origine, langue régionale, français. Intégration et plurilinguisme », *Ville-École-Intégration Enjeux*, n° 133 [Culture(s) : entre fragmentation et recompositions], p. 134-147.
- FILHON Alexandra, 2010, « Transmission familiale des langues en France : évolutions historiques et concurrences », *Annales de démographie historique*, n° 119 [Dans et hors de la famille], Paris, Belin, p. 205-222.

- GADET Françoise, 2007, *La variation sociale en français* [2003], Paris, Ophrys, coll. «L'Essentiel français».
- GARDETTE Pierre, 1983, *Études de géographie linguistique*, publiées avec le concours de la Fondation Georges Guichard par les soins de B. Horiot, M.-R. Simoni et G. Straka, Strasbourg, C. Klincksieck.
- LE COADIC Ronan, 2013, «À propos des relations entre langue et identité en Bretagne», *International Journal of the Sociology of Language*, n° 223, p. 23-41.
- MARTIN Jean-Baptiste, 1990, «Le francoprovençal», dans H. Günter, M. Metzeltin et C. Schmitt (éds), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. 5-1, Tübingen, Max Niemeyer, p. 671-685.
- MILROY Lesley, 1980, *Language and Social Networks*, Londres, Baltimore, Blackwell, University Park Press.
- MORIN Laetitia, 2016, *L'occitan dans la Drôme : états des lieux, géolinguistique et perspectives sociolinguistiques*, thèse de doctorat (sous la direction de F. Manzano), Université Jean Moulin-Lyon 3.
- MOUTIER Louis (l'abbé), 1886, *Orthographe des dialectes de la Drôme*, Valence, Imprimerie valentinoise.
- SINGY Pascal, 2004, *Identités de genre, identités de classe et insécurité linguistique*, Berne, Peter Lang, coll. «Sciences pour la communication», n° 76.
- TUAILLON Gaston, 1972, «Le Francoprovençal, progrès d'une définition», *Travaux de linguistique et de littérature*, vol. X, n° 1, p. 1-72.
- TUAILLON Gaston, 2007, *Le francoprovençal*, vol. I, Aoste, Musumeci.
- URTEAGA Eguzki, 2002, «La langue basque au Pays basque : diagnostic, évolution et prospective», *Revue d'études basques*, n° 7, p. 227-338.